

AÏCHA

LA SHÉHÉRAZADE DES TEMPS MODERNES

Yamina Benguigui (*Inch'Allah Dimanche*) s'apprête à bousculer le PAF avec une fiction dont elle signe scénario et réalisation, *Aïcha*. Au départ prévu pour être un 6 x 52', France 2 a finalement commandé un unitaire de 90'. « Dans *Aïcha*, je mets en scène la vie d'une jeune fille française issue de l'immigration maghrébine, ancrée dans un ghetto multiracial de la banlieue nord de Paris, qui veut s'évader de la dictature du « nous » communautaire, pour passer au « je » de l'indépendance, de l'autre côté du périphérique, en « France ». » Dans le rôle-titre, on retrouve la jeune Sofia Essaidi, ex-star académicienne. Dans ce téléfilm, on retrouve surtout la volonté de sa réalisatrice de faire bouger les choses. « La télévision reste encore très formatée. Le

chantier à ouvrir consiste à produire des œuvres multiraciales françaises racontées par d'autres points de vue, celui d'auteurs et réalisateurs issus de la diversité. » Alors Yamina Benguigui a créé dans ce but une société de production, Elemiah. « Une nouvelle force qui s'est donné les moyens d'aller sur le terrain » (banlieues françaises) recruter des auteurs, des jeunes dialoguistes, jusqu' alors invisibles, car sans réseau. C'est un laboratoire d'idées avec des ateliers d'écriture pour les amener à produire des œuvres basées sur leur ressenti, leur histoire personnelle, écrites avec leur point de vue, bref, des fictions françaises d'aujourd'hui. » Le genre de force utile pour imposer des premiers rôles comme celui d'*Aïcha*. « La représentation des minorités dans la fiction

est un moyen de reconnaître leur place, de renvoyer à leurs membres des images valorisantes, d'atténuer la schizophrénie culturelle auxquelles elles sont naturellement exposées. » Si des premiers rôles de personnages issus de l'immigration ont réussi à s'imposer au cinéma, cela reste encore compliqué de proposer des rôles de la même importance à la télévision. « Ce projet a rencontré des interlocuteurs qui ont été sensibilisés par le scénario, l'héroïne et la façon dont je traite le sujet, à la manière des tragi-comédies anglo-saxonnes, comme *Fish and Chips*, et je suis consciente d'avoir eu beaucoup de chance ! » La réalisatrice garde bon espoir, si l'audience est au rendez-vous, de voir la chaîne finalement commander la série. É.S.

QUOTAS OU PAS ?

Outre les injonctions reçues du CSA, les patrons de chaînes ont été convoqués à l'automne 2005 par le président Chirac au terme des troubles en banlieue parisienne afin qu'ils se montrent plus attentifs à la question de la diversité. Le mot d'ordre est passé. À France Télévisions, il y a un « M. Diversité », le journaliste Edouard Pellet, qui gère depuis 2004 un Plan d'action pour l'intégration. L'une des mesures concrètes instaurées par ce plan concerne la formation via l'attribution de bourses ou la signature de contrats de professionnalisation. De manière à intégrer des forces vives issues de la diversité à tous les niveaux de l'organigramme de la télé publique.

Recruter parmi les minorités représente un moyen de contourner la question de la discrimination positive. Un sujet qui demeure tabou chez les décideurs et surtout au niveau des autorités administratives. « Les quotas sont contraires à la Constitution et aux principes républicains, remarque Zair Kedadouché, ancien du Haut Conseil à l'Intégration, comité consultatif rattaché au Premier Ministre. On peut inciter, influencer, mais on ne peut pas imposer de quotas. » D'un autre côté, admet-il, le décalage avec les États-Unis invite à la réflexion : « Les Américains ont connu le racisme organisé, institutionnel. Ils ont été obligés de rattraper le retard. Chez nous, on se réfugie derrière l'idée un peu hypocrite d'une République égalitaire pour ne rien changer du tout. »

Au-delà de ces questions juridiques épineuses, la réalité est tout de même loin d'être désespérée. Les initiatives encourageantes existent, telle la société de production montée par la réalisatrice Yamina Benguigui (voir encadré *Aïcha*). Et puis on peut compter sur les jeunes générations, pour qui la diversité relève de l'évidence, pour faire changer les choses. Un signe encourageant peut-être lu dans la fiction jeunesse et notamment les dessins animés de création française, qui eux n'hésitent pas à jouer la carte du casting



YAMINA BENGUIGUI,
AUTEUR D'AÏCHA,
SOUHAITE ALLER
« SUR LE TERRAIN »
AVEC SA SOCIÉTÉ
DE PRODUCTION
ELEMIAH.

multiethnique. On ne soulignera enfin jamais assez l'importance d'un *Plus belle la vie*, qui chaque soir installe chez des Français de tous âges et de toutes catégories socioprofessionnelles des personnages issus des minorités. Du chemin parcouru il y en a eu quand on sait qu'au départ, ce feuilleton n'échappait pas aux clichés, et notamment à celui de l'épicier arabe. Avec par exemple l'étudiant en médecine Rudy et l'avocat Malik, le message est tout autre et passe bien. « Maintenant il serait impensable de ne pas voir de Noir ou d'Arabe dans *Plus belle la vie* », se réjouit Edouard Pellet à France Télévisions. Vivement qu'on puisse en dire autant de toutes nos fictions ■



Bobigny

Aïcha, un téléfilm sur le carcan de la cité

CURIEUSE agitation, ce lundi matin, sur la dalle Karl-Marx. Le pressing, qui a normalement rideau tiré, est grand ouvert. Son propriétaire fait les cent pas devant la boutique. A l'intérieur, la maquilleuse passe un dernier coup de pinceau sur le nez d'un comédien, tandis que la réalisatrice, Yamina Benguigui, donne ses instructions. On est en plein tournage du téléfilm « Aïcha », produit par Auteurs et associés en collaboration avec Elemiah, que l'on verra sur France 2 début 2008. L'histoire d'une jeune fille qui veut briser les barrières invisibles de la cité qui empêchent ses habitants de s'en éloigner.

Yamina Benguigui, qui a fait appel à de nombreux comédiens non professionnels, a cherché « pendant des mois » celle qui incarnerait Aïcha. « Il fallait une jeune femme très fraîche, avec la gestuelle d'une danseuse », explique la réalisatrice. Boucles

brunes en cascade sur les épaules, longue silhouette élégante en jeans et veste courte, sourire éclatant, celle qui tient le rôle principal n'est pas une inconnue du grand public. Il s'agit de Sofia Essaïdi, ancienne finaliste de la « Star Academy » en 2003. A 23 ans, c'est la première fois qu'elle fait face à la caméra. « Ça se passe à merveille. L'ambiance est bonne, l'équipe est gentille et Yamina est incroyable ! » s'enthousiasme-t-elle. « Lorsqu'on est allés tourner à Aulnay, les gamins sont arrivés en courant. Ils l'avaient reconnue », raconte un membre de l'équipe.

« Sans caricature »

Dans le petit pressing, la caméra manœuvre avec précaution. La scène se déroule dans une association musulmane d'entraide, auprès de laquelle la cousine d'Aïcha (interprétée par Shemss Audat) est venue

chercher conseil. Etudiante brillante, elle n'arrive pas à trouver de stage, en raison de son nom de famille. « En participant à de nombreux débats en banlieue, j'ai rencontré beaucoup de jeunes filles qui me demandaient comment faire pour quitter la cité. Ce film est une chronique, sans caricature. Il évoque à la manière d'une tragi-comédie cette vie dans le ghetto », raconte Yamina Benguigui.

Après Joinville et Aulnay, et avant Paris et Garges-lès-Gonesse (Val-d'Oise), c'est à Bobigny que l'équipe sera restée le plus longtemps. « La mairie a joué le jeu », confie la réalisatrice. Stéphanie Bavouzet. Le patron du pressing, surnommé Michel, a ouvert ses portes sans hésiter : « J'aimerais que le film permette de parler en bien de la ville, dit-il, de montrer des gens accueillants et solidaires ».

GWENAELE BOURDON

— Yamina Benguigui s'intéresse — aussi à l'histoire du département

L'ATTACHEMENT de Yamina Benguigui pour la Seine-Saint-Denis est manifeste. « Je voulais tourner ce film dans le 93 parce que c'est une terre isolée qui se revendique pourtant comme un territoire », explique la réalisatrice, qui s'était fait connaître avec le documentaire « Mémoires d'immigrés », sorti il y a tout juste dix ans. Et c'est justement sur un nouveau docu-

mentaire que planche Yamina Benguigui pour Canal + et France 3. Il sera intitulé « 93, histoire d'un territoire ». « Je veux travailler sur les origines de ce département, depuis le moment où Napoléon III décida de l'annexer pour y parquer les ouvriers au milieu des déchets industriels », confie-t-elle. Le tournage pourrait commencer en décembre.

G.B.



Sofia Essaïdi

"Difficile de passer de la lumière à l'ombre"

■ Propos recueillis par S. K.

FRANCESOIR. Avez-vous reçu beaucoup de scénarios avant de tourner cette première fiction ?

SOFIA ESSAÏDI. J'en ai reçu quelques-uns mais c'est le premier qui me colle vraiment à la peau.

Comment s'est passé le premier jour de tournage ?

C'était un mélange de peur et d'excitation extrême. Je doutais beaucoup, j'étais stressée mais une fois lancée plus rien ne pouvait m'arrêter. D'ailleurs, je vais être de tous les castings à partir de maintenant !
(Rire)

Vous avez tourné les premières scènes dans une cité à Aulnay. Pas trop difficile ?

Quand j'ai vu les conditions de vie des gens dans cette cité, j'ai pris une grosse claque ! C'est un tel délabrement, ça m'a déchiré le cœur. Le film a pris tout son sens à ce moment-là. D'ailleurs l'action se situe dans cette France où les caméras ne se promènent pas pour raconter ce genre d'histoire. D'habitude, on vient pour raconter la misère, la délinquance... Quand les gens du quartier ont su ce qu'on faisait, on a été incroyablement bien accueillis. Il n'y a pas eu l'ombre d'un problème.

Yamina Bengulgué aimerait que ce téléfilm devienne une série. Auriez-vous envie de tenir ce rôle à long terme ?

Dans l'absolu, oui, mais il faut voir ce que nos emplois du temps nous réservent...

C'est vrai que la comédie musicale de Kamel Ouafi va vous occuper un bon moment...

En effet. Ça démarre en septembre 2008, ensuite il y aura certainement une tournée. On va vivre avec ce spectacle pendant deux ou trois ans.

Avec le recul, avez-vous le sentiment que *Star Academy* vous a un peu bouché l'horizon ?

Non, c'est tout le contraire. Rendez-vous compte de la chance qu'on a là-bas. Aucun de nous ne pourrait se payer quatre mois de cours intensifs avec de tels professeurs, ni chanter avec des artistes internationaux en prime time ! Ce qui est dur, c'est le passage de la lumière à l'ombre. Il faut être sacrément bien entouré et bien équilibré pour tenir. C'est pas la vraie vie, *Star Academy*. Ceux qui le croient finissent par tomber de très haut. Il faut se servir des portes qu'on nous ouvre et prendre le temps d'avancer à son rythme sans trahir ce qu'on est. ■